

Dans ce numéro :

Ciné.

OMBRES
DE GÉNIE.

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

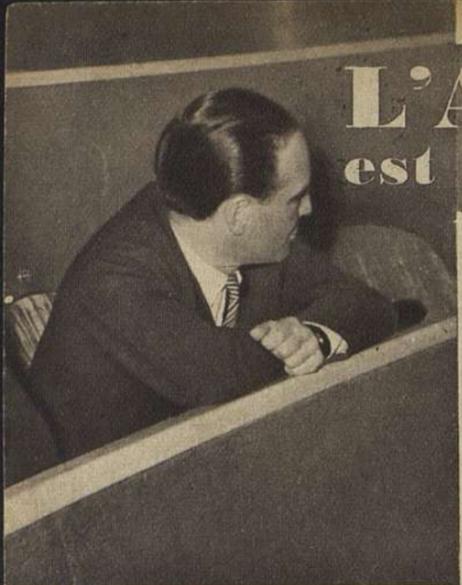
4^F.

N° 52 - 21 Août 1942

Johannes Hessler et Dora Komar forment un couple charmant et trépidant dans *Je t'aimerai toujours* un film que l'on verra prochainement sur un grand écran parisien.

(Photo Tobis.)





L'ASSASSIN est dans la salle

PIERRE FRESNAY perd la face devant le photographe

Le premier film mis en scène par H. G. Clouzot : « L'Assassin habite au 21 », a attiré le soir de la première une foule considérable. Tout criminel revient sur les lieux de son crime, dit-on. Celui du film était dans la salle... Le commissaire Wens aussi. En compagnie de Suzy Delair et de M. Clouzot, Pierre Fresnay, en effet, est arrivé un quart d'heure à l'avance et quand on l'a photographié, il s'est masqué de ses mains et s'est écrié : « Ne gâchez pas notre soirée. » Lui qui a la réputation de garder son sang-froid dans toutes les circonstances !

Dans le feu de l'action JEAN TISSIER oublie d'allumer sa cigarette



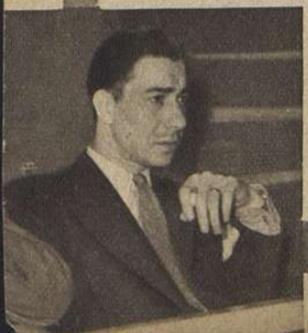
Si Larquey n'a pas cessé de fumer, Jean Tissier, arrivé avec Albert Préjean et Lysiane Rey, a oublié d'allumer sa cigarette... et sa femme qui ne possédait peut-être pas d'allumettes, lui a rendu le service de le laisser ainsi économiser une chose dont il ne saurait se passer. Jean Tissier avait attendu la première du film de Clouzot pour partir en tournée sur la Côte d'Azur. Aussi est-il parti plus vite qu'il n'est arrivé.



...mais LARQUEY fume sans "se griller"

A quatre fauteuils de l'allée, perdu dans une assistance anonyme, Larquey a assisté à la vision du film sans cesser de fumer cigarette sur cigarette. Toutefois, il a retenu son souffle au moment où il s'est vu en prison et, comme un bon spectateur pris par l'action, n'a pu retenir un sourire de soulagement quand on l'a relâché.

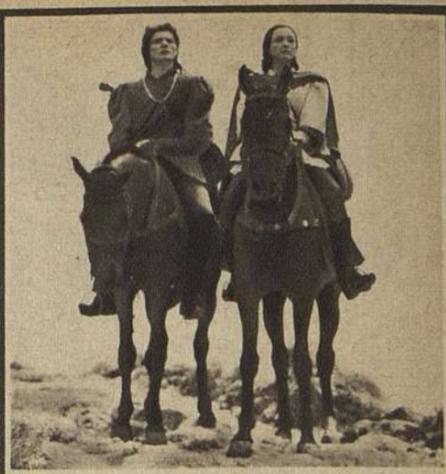
QUI A DONC MIS CE JEUNE MARIÉ EN PÉNITENCE ?



Francine Bessy et son mari, Madeleine Sologne et Michel Marsay, offraient à Paul Meurisse un trop joli spectacle pour qu'une ombre de tristesse ne voilât pas son regard, car lui était seul. Et il est resté seul toute la soirée. Michèle Alfa, qui tourne actuellement « Port d'attache », n'avait-elle pu se joindre à lui ? C'est la première fois depuis leur mariage qu'ils se trouvent séparés au cours d'une manifestation parisienne. Photos N. de Morgoli.

Pour se voir à l'écran LE BOXEUR JEAN DESPEAUX a recouvré la vue

Quand un boxeur fait du cinéma, c'est pour boxer. Dans « L'Assassin habite au 21 », Despeaux ne boxe pas. Mais il personnifie un boxeur aveugle. Sous ses lunettes noires, le locataire de la pension de Mme Point est très énigmatique. Despeaux a donc recouvré la vue pour assister à la première de son film.



ALAIN CUNY qui voulait s'appeler Augustin FLIPOTTE a tourné son premier film à l'âge de deux ans avec Suzanne Grandais

Alain Cuny, le héros-type de Giono, a quitté Paris pour Nice où il va achever les « Visiteurs du soir » et tourner un film de Jean Cocteau. Il n'aime pas son prénom : « Ça fait trop bourgeois », dit-il, et voudrait qu'on l'appelle simplement Cuny, comme on dit Larquey, Busières, Gabriello, etc... Mais Cuny le peintre a bien failli n'être jamais Cuny l'artiste de théâtre et de cinéma. Car il avait choisi comme patronyme Augustin Flipotte en souvenir d'un petit chemin qui longe le cimetière de Boucey près du Mont Saint-Michel, son pays. Un nom qui aurait emporté toutes les faveurs d'Apollinaire... Qu'on imagine un peu l'effet comique qu'aurait produit sur une affiche : Augustin Flipotte dans Hamlet. Et qu'aurait pensé Marcel Carné devant un Flipotte ? Peut-être n'aurait-il pas donné à Alain Cuny — pardon ! — à Cuny sa première chance... Sa première si l'on ose dire, car Cuny n'en est pas à son coup d'essai cinématographique. A l'âge de deux ans, il débutait à l'écran dans les bras de Suzanne Grandais... Jean RENALD.



LES CINQ FILLES du... célibataire

Louvigny père de famille ! Et père de famille nombreuse par-dessus le marché !... Il a eu cinq filles. Il les a eues du jour au lendemain. Pour un célibataire convaincu, ce fut un mauvais rêve. Mais nous ne savons pas s'il ne les a pas regrettées toutes les cinq après avoir tourné : « A vos ordres, Madame. »



à 30 ans



à 35 ans



à 40 ans

LES DIFFÉRENTS AGES DE Gaby Morlay

GABY MORLAY est certainement une des vedettes les plus aimées du cinéma français. Elle jouit auprès du public d'une étonnante popularité; et chacun de ses films, grâce à elle — le plus souvent — remporte partout un extraordinaire succès. C'est que cette admirable artiste se donne tout entière à ses rôles et s'adapte magnifiquement à chacun de ses personnages, auxquels elle livre toute sa personnalité. Comédienne de grande classe, sachant vous émuir et vous enchanter par son jeu nuancé et délicat; avec elle le moindre détail prend de l'importance. Aussi dans toutes ses compositions, découvrons-nous toujours un nouvel aperçu de son talent si divers. Une de ses qualités, de ses dons pourrais-je dire, est notamment la facilité avec laquelle elle peut tenir aussi bien le rôle d'une femme jeune et séduisante, que celui d'une vieille dame aux traits marqués et aux cheveux blancs, ou d'un laidron ridicule. Bientôt nous allons la revoir à l'écran dans un de ces rôles à transformation qu'elle affectionne tout particulièrement. Et, à ce propos, il me faut noter tout d'abord un fait qui me paraît trop souvent passer inaperçu aux yeux du spectateur confortablement installé dans un fauteuil moelleux. Celui-ci, occupé qu'il est de suivre les péripéties qui se déroulent sur le rectangle lumineux, ne songe pas un seul instant à l'effort considérable que fournissent certains acteurs pour « vivre » leurs personnages. Et pourtant... M'étant rendu au studio pour demander à Gaby Morlay quelques tuyaux sur son nouveau film, je la trouvai vêtue d'un de ces costumes surannés du « bon vieux temps ». — N'est-ce pas que mon costume est joli... et mon chapeau, quel amour... — En effet, ce modèle a dû faire battre bien des cœurs de femme en 1912 ! — En 1942 aussi, car, voyez-vous, ce « hibi » est tout ce qu'il y a de plus moderne. Seulement, placé tout droit et sur le haut du chignon, il prend, pour les besoins de la cause, le style « rococo-nouillifère » de l'Exposition universelle. Mais je vous vois venir, monsieur le journaliste, ce n'est pas mon chapeau qui vous intéresse le plus; aussi, venez sur le plateau car j'ai une scène très difficile à tourner... Je suis une jeune fille très fleur bleue, abandonnée et je dois pleurer. — Des vraies larmes ? — Evidemment, croyez-vous que je me frotte les yeux avec des oignons ? — Non, mais tout de même, comment pouvez-vous faire surtout s'il vous faut recommencer plusieurs fois. — Eh bien ! Je me mets dans la peau de mon personnage et puis... nous avons tous au fond de nous-même un petit bureau où nous gardons en réserve des souvenirs qui... alors je puis dedans ! Quatre fois le metteur en scène implacable a voulu que Gaby Morlay recommençât sa scène. Quelques heures plus tard, nouveau décor, nouveau costume... et nouveau visage de Gaby Morlay. — Je suis moins séduisante en vieille pauvre et pourtant j'adore me composer une tête ! — Vous n'êtes pas comme la plupart des vedettes féminines qui n'ont qu'un souci, paraître plus belle encore ! — Chut ! ne soyez pas médisant, surtout que je n'ai pas de difficultés à m'enlaidir. — Oh !... comment... — ...Mais si, voyons, d'ailleurs je suis très heureuse, puisque cela me permet d'être plusieurs femmes à la fois. Aussi, chaque fois que l'on m'a proposé un film où il fallait me transformer, j'ai toujours accepté avec joie. Et depuis Jeanne jusqu'à aujourd'hui avec *Le voile bleu*, cela n'est arrivé plusieurs fois. — Que représentez-vous maintenant ? — La fin du film... J'ai soixante ans après en avoir eu successivement, comme il se doit, vingt, trente et quarante. Ce sera toute une vie en quelques heures de projection ! Et sur cette réplique ponctuée de ce rire célèbre que nous connaissons tous, Gaby Morlay s'est dirigée vers un escalier poussiéreux (les machinistes l'avaient sali avec soin). Et plongeant les mains dans un seau d'eau... déjà sale, elle entreprit la tâche de le nettoyer... Guy BERTRET.



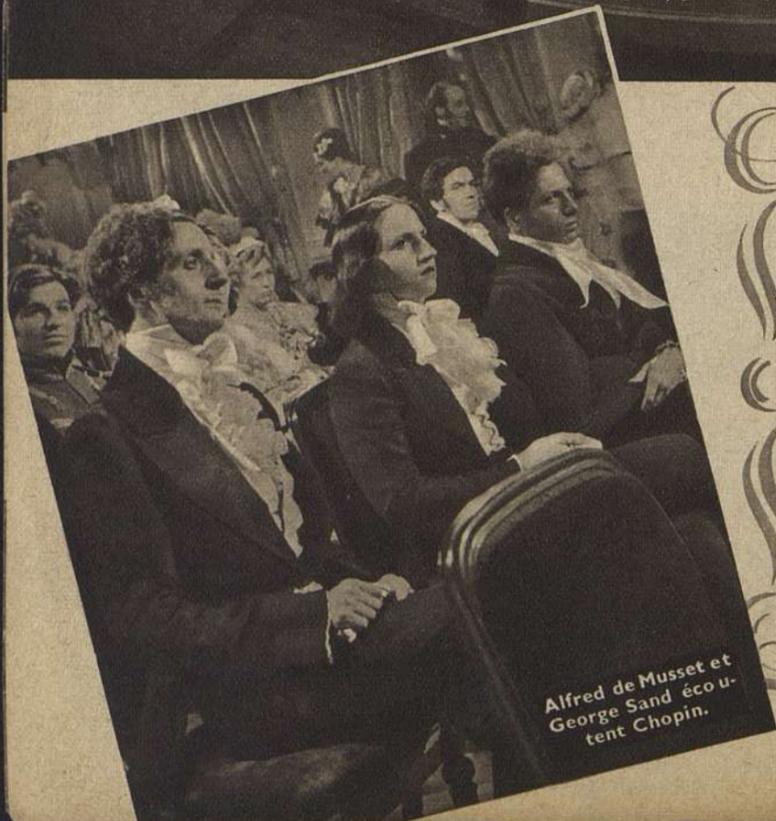
à 50 ans



à 70 ans

Silhouettes De Génies

Un Siècle plus tard...
George Sand et Musset revivent
Leur Nuit d'Août...



Alfred de Musset et George Sand écoutent Chopin.

NOUS sommes en 1832.

On donne un grand concert dans les salons de MM. Pleyel et Cie. On dit le plus grand bien d'un jeune compositeur qui arrive tout droit de Varsovie, un certain Frédéric Chopin...

Vraiment? Voulez-vous faire un saut jusque-là? Eh bien, soit, faisons un saut de quelque cent dix ans et suivons-les jusqu'à Joinville.

Nous sommes en 1942.

Le décorateur Pimenoff a reconstitué dans le studio F, à l'aide de documents précis, la première salle Pleyel qui était située au n° 9 de la rue Cadet.

L'assistance est historiquement clairesemée : quelques bourgeois cossus, une brochette d'officiers et un petit parterre choisi de marquises et de vicomtesse.

Dans une loge, le colonel Pontcarral — Pierre Blanchar — en compagnie de la jeune Sybille de Ransac — Suzy Carrier.

Au premier rang enfin, Alexandre Dumas, Alfred de Musset et George Sand que nous allons interviewer, tandis que Jean Delannoy règle un travelling délicat sur Chopin et que l'opérateur Chris-

tian Matras combine d'astucieux reflets sur les six pianos noirs qui meublent la scène.

Alexandre Dumas — M. Robert Christidès — est moitié Grec, moitié Français. Il est grand, bien bâti et ressemble à Dumas non seulement par les traits, mais par le teint et la stature.

— Ça m'amuse beaucoup d'être Alexandre Dumas, nous dit-il.

— C'est votre premier film?

— Non. J'ai débuté dans « A la belle frégate », à cause du titre...

— ???

— Je venais d'être recalé à l'Ecole navale.

Alfred de Musset se penche vers nous :

— Je m'appelle Georges Lequesne, j'aime la peinture et j'ai déjà tourné dans quelques films après avoir été, il y a quelques années, directeur artistique du cabaret « Le Jockey ». J'ai connu des tas de peintres et de poètes, monsieur, et je pourrais écrire un livre sur Montparnasse.

— Ou un poème?...

— Pourquoi pas? J'ajouterais quelques « Nuits » à celles de Musset. J'ai passé tellement de nuits blanches!...

Chopin descend tristement de la



Flirt ou nuit d'Août anachronique. — George Sand et Alfred de Musset.

Alexandre Dumas ébauche un roman gastronomique.

Deux grandes ombres : Chopin et Liszt.

scène, après avoir un peu fondu sous les projecteurs.

Frédéric Chopin est un jeune comédien — M. Jean Chaduc — qu'on a pu voir au théâtre dans « Mon royaume est sur la terre », aux côtés de Raymond Rouleau et qui vient de reprendre aux Bouffes-Parisiens « Une jeune fille savait... »

— Une simple question : Vous savez jouer du piano?

— Très peu. J'avais bien quelques dispositions, mais j'ai dû renoncer bien vite à devenir un grand pianiste ailleurs... qu'à l'écran.

— Pourquoi?

— Je n'ai jamais été... de déchiffrer une page de musique!

Et Chopin nous quitte pour faire raccourcir son gilet blanc qu'il trouve trop long, avant de reprendre sa place devant ces touches noires et blanches qui resteront toujours pour lui un mystère indéchiffrable.

Liszt, c'est-à-dire M. Marc Dantzer, ne déteste pas la musique. Il a même fait un peu de violon dans sa prime jeunesse.

— Mais j'ai laissé tomber l'archet pour la rampe et le studio. J'ai tourné jadis avec Kate de Nagy et je viens de finir une tournée théâtrale en province. Je jouais dans « Ma tante d'Honfleur ».

— Un rôle important?

— Je n'étais pas mal placé sur la liste des acteurs, mais je ne comptais pas avoir la grande vedette que j'ai aujourd'hui...

— La grande vedette? Je croyais que Pierre Blanchar...

— Pas du tout, cher monsieur, puisque je suis « en tête de Liszt »...

Il ne nous reste plus qu'à interviewer George Sand que nous avons réservée pour la bonne plume.

George Sand s'appelle en réalité non pas Aurore Dupin, comme on pourrait le croire, mais Alberte Bayol.

C'est une jolie fille de vingt et un ans dont le maquilleur a durci volontairement les traits et dont le costumier a masculinisé l'allure sinon les formes.

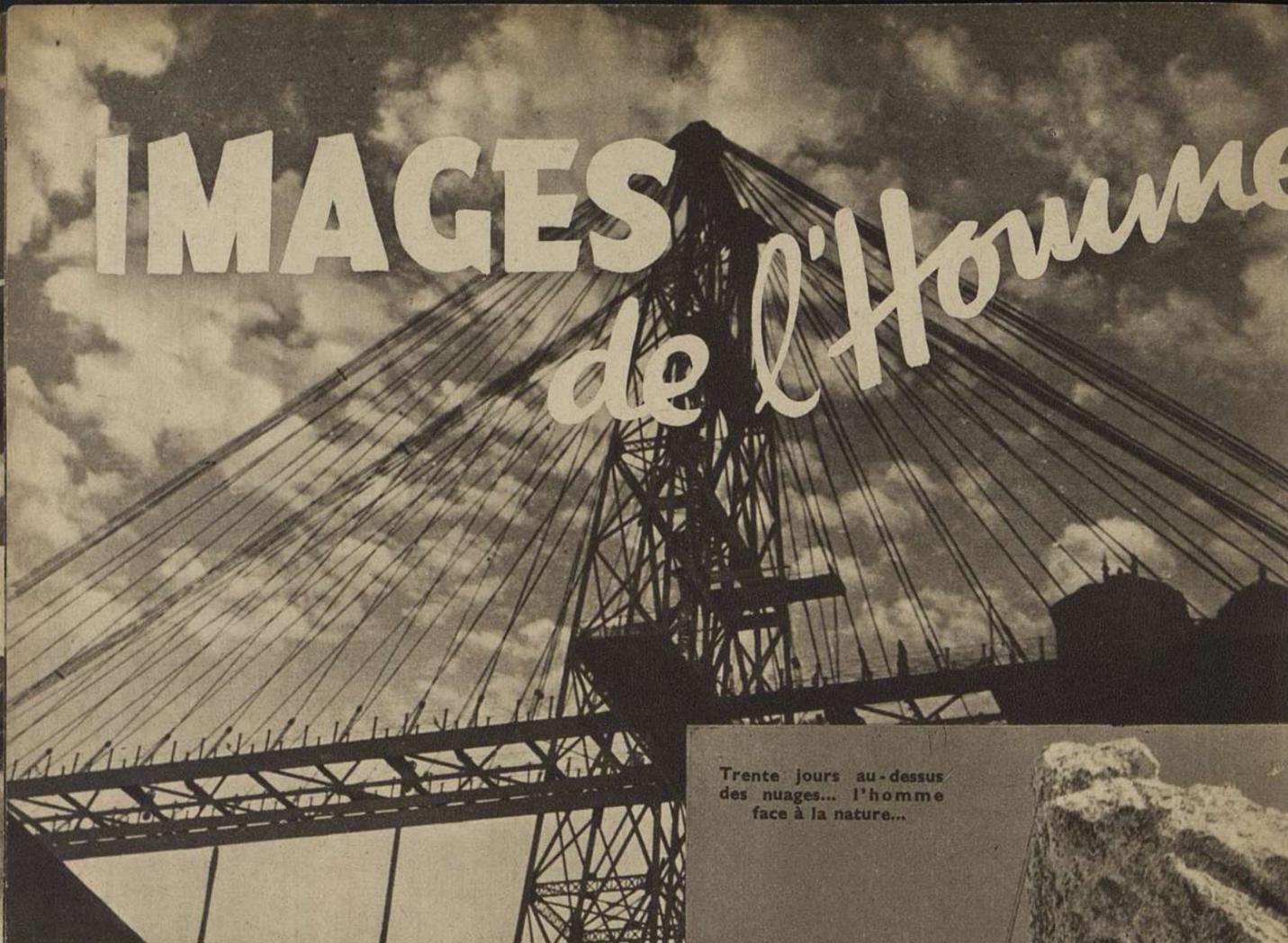
George Sand a le pantalon rebondi et la redingote généreuse, ce qui ne l'empêche pas d'être un peu intimidée.

JEANDER.

(Lire la suite en pages 14 et 15.)



IMAGES de l'Homme



Une belle image du pont transbordeur dans *Pêche en Méditerranée*.

Favorisé par un récent décret interdisant la projection de deux grands films par séance dans les salles de cinéma, le « court métrage » est en plein essor. On peut s'en réjouir. Cette forme, appelée souvent le documentaire, est non seulement la plus utile de l'art des images, c'est aussi l'une des plus diverses, des plus riches et des plus attrayantes.

Elle comporte toutes les possibilités : elle permet de se servir de toutes les ressources de la prise de vues. Elle s'attaque à tous les sujets et, mieux que le film romanesque lui-même, elle est capable d'aborder tous les genres.

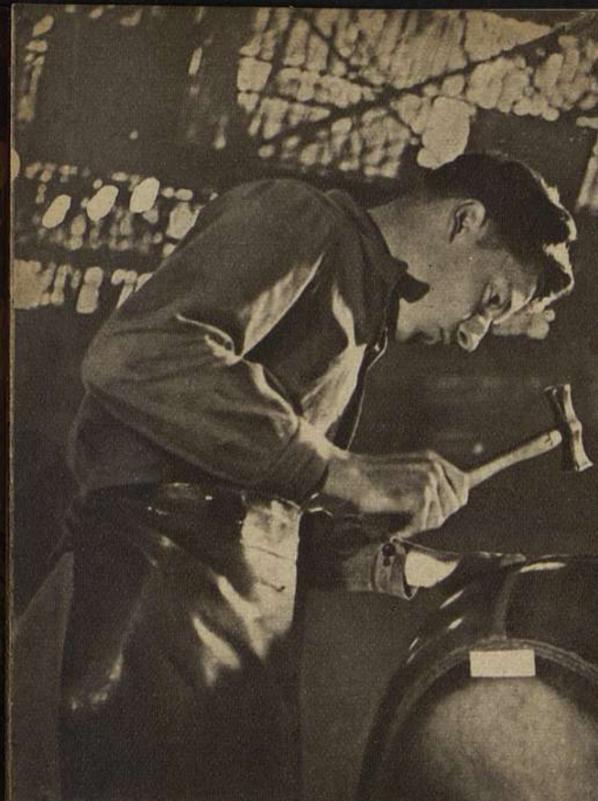
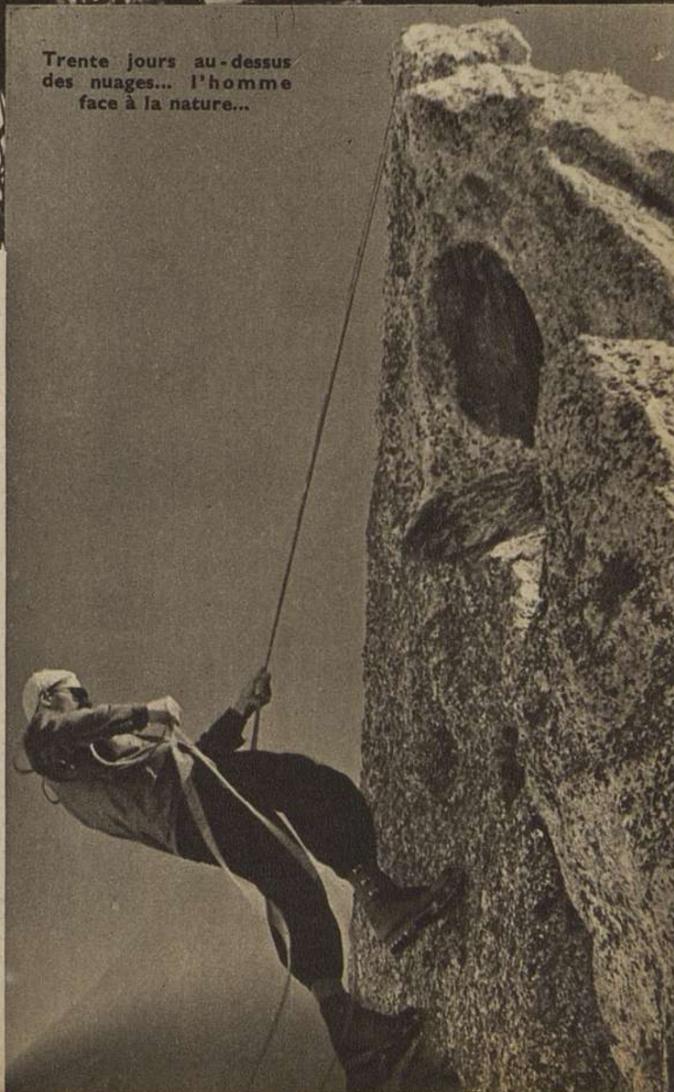
On en a déjà une preuve avec la récente production française de « courts métrages » : activité créatrice de l'homme, depuis le jardin français au XVII^e siècle, dans *André Le Nôtre* de Jean Tédesco, jusqu'au *Tournage mécanique* d'Albert Guyot, symphonie sur un thème industriel. Expressions de l'art français dans les domaines de la pensée et de la plastique, avec *Les Chemins de Lamartine* de Tédesco, *Rodin* de René Lucot, *Symphonie en blanc* de René Chanas et Serge Lifar. Evocations historiques comme *Port-Royal* de Pierre Maudru, *Rue Bonaparte* de René Ginot, *Naissance de la Cité*, de Chanas, *Solesmes*, de Pierre Harts. Voyages immobiles auxquels nous convient des films balayés de grand vent, éclatants de lumière et d'espace : *Trente jours au-dessus des nuages*, tourné par Louis Stein et ses compagnons au cours d'une randonnée dans le massif du Mont-Blanc, *Au Pays où fleurit l'oranger*, *Grenoble, cité du tourisme français* d'Et. Nadoux, le *Golfe latin* de Jean Tédesco, la *Citadelle de Besançon*, *Iles de rêve*, etc...

Mais à côté de ces formes classiques du court métrage combien d'autres, moins exploitées, peut-être plus riches encore, s'offrent aux jeunes cinéastes pour qui le documentaire reste le meilleur apprentissage possible ? C'est dans le domaine de la fantaisie, des ébauches comme *Le Petit Poucet* de Cerutti, *Barbe-Bleue* de Jean Painlevé ; dans le reportage d'actualité, lui-même si large et si divers, *Sous le Chapiteau*, images de la vie du cirque, *Etoiles de demain*, sur les écoles d'art dramatique, *Guides de montagne*, *Travail et grand air*, de Marcel Martin, *Une lettre voyage* d'E. Nadoux, *Rapide 17* de Pierre Ramelot.

Cette abondante production, en un moment où le court métrage éprouve,

(Photo Films Jean Mineur.)

Trente jours au-dessus des nuages... l'homme face à la nature...



Lé travail consciencieux et appliqué du jeune ouvrier dans *Travail et Grand Air*.

comme le film courant, des difficultés de toutes sortes, montre assez le bel essor de ce genre si longtemps traité en « parent pauvre ». Mais l'effort vers la qualité est aussi important que celui de la production. Ici encore, les responsables ont une tâche à assumer. C'est à eux qu'il appartient de guider les bonnes volontés, de répartir à bon escient les subventions, de déceler parmi les artisans du cinéma, les vraies valeurs.

Pas plus que le film romanesque, le court métrage ne se traite en série. Là aussi le maître d'œuvre est tout-puissant.

Les éléments avec lesquels il compose, objets, figures, paysages, n'ont pas comme l'acteur des réactions personnelles. Il a plus de liberté et donc plus de responsabilité. Il peut donner ainsi à ses œuvres une forme, un style.

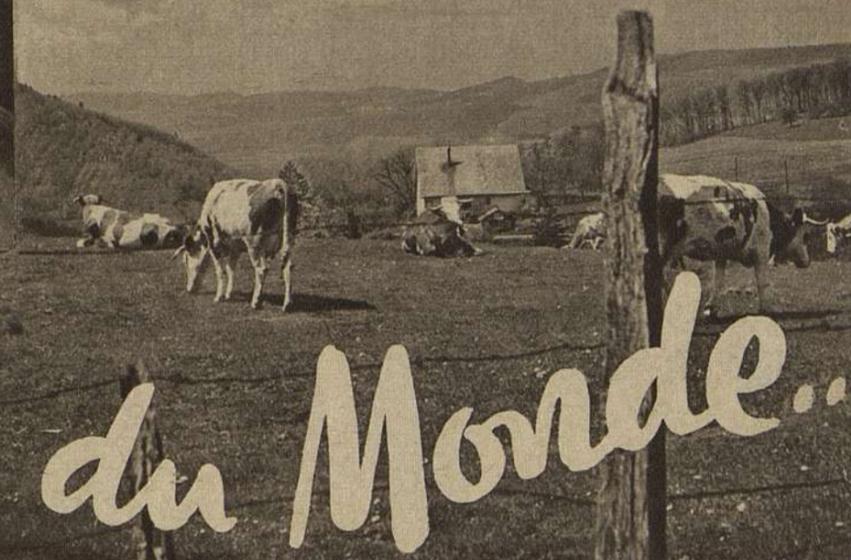
Des personnalités s'affirment avec le renouveau du documentaire français. Plusieurs avaient déjà donné leurs preuves. Elles devaient néanmoins se confirmer. On peut retenir les noms de Tédesco, auteur de ce remarquable *Lamartine* traité dans un romantisme délicat, de Marcel Ichac, à qui nous devons les meilleurs films de montagne, de René Ginot, qui réalisa autrefois des films de voyages au Groenland et en Afrique centrale, d'Albert Guyot qui a le sens du rythme, d'Etienne Nadoux, et enfin de Louis Cuny le plus doué sans doute parmi les jeunes.

Après la *Vote triomphale*, le *Violon*, *Au Jardin de la France* et ce *Rouen, naissance d'une cité*, d'une si rare perfection, Louis Cuny vient de présenter avec *Matin de France*, une sorte de poème visuel qui vaut par l'harmonie des images, et leur qualité, par l'ordonnance de la synthèse et son rythme. Autour de ce thème de la naissance du jour, vieux comme le monde, et toujours neuf, Louis Cuny a réalisé une chose extrêmement émouvante et assez originale pour ouvrir au court métrage, une nouvelle voie où bien des réussites sont possibles.

Pierre LEPROHON.

(Photos Pathé-Cinéma.)

IMAGES



du Monde...

Douceur et noblesse du paysage français...

Une photo de travail de *Symphonie en Blanc* avec Lycette Darsonval et Serge Peretti. A droite, René Chanas, le réalisateur du film.



LES CADETS DE « L'OCÉAN »

Je suis fille de pêcheur

par Blanchette BRUNOY

La mer a toujours eu pour moi un attrait particulier. Avant d'être engagée pour tenir le rôle de fille de pêcheur dans les *Cadets de l'Océan*, il faut croire que j'étais prédestinée à ce rôle... car j'ai reçu une lettre de jeunes gens (des futurs marins), me demandant si j'accepterais d'être la marraine de leur promotion.

Je ne pouvais leur refuser et je les ai rencontrés, un après-midi, au Luxembourg, non loin du bassin, où déjà des enfants faisaient naviguer leurs petits navires.

Quelques mois plus tard, j'étais dans le Midi, face à la Méditerranée. C'était à mon tour, cette fois, de mener un canot (prononcer *canote*, comme les Bretons, même ceux du Midi).

Quand j'ai sauté pour la première fois dans le canot, il se mit à rouler si fort sur la quille que j'ai failli tomber à l'eau. Il y avait sept mètres de fond... Heureusement que je sais nager!

La première émotion passée, je me suis mise aux rames... Mes mains avaient de la peine à tenir le bout épais... Et alors, de tout mon poids, j'appuyai... Le vent jouait dans mes cheveux et les rabattait sur mes yeux. J'étais aveuglée... et la proue tendait les lames qui s'enflaient doucement.

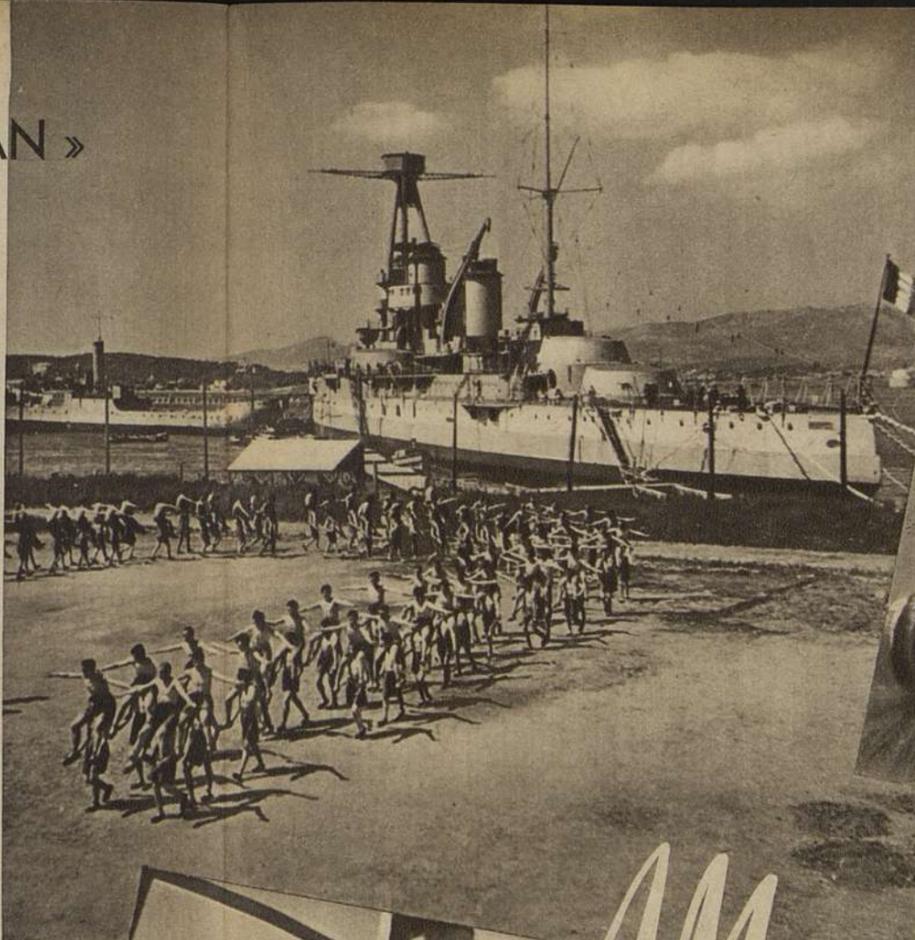
Livrée à moi-même, entre deux prises de vagues, je me suis essayée à la pêche. J'ai lancé un filet... j'ai tendu une ligne... mais je n'ai pêché aucun poisson... Si, un tout petit crabe, au fond d'une nasse, que j'ai offert à Jean Paqui.

Avouons que pour une fille de pêcheur, ce n'était pas fort... Du pont de l'*Océan*, les mousses me regardaient en souriant... avec un peu d'ironie.

Je me suis trouvée, un jour, à proximité d'un grand navire de guerre qui fonçait vers la haute mer de toute la puissance de ses hélices. J'étais écrasée par sa masse imposante — coque de noix à côté du mastodonte — par l'impression de puissance et de sécurité qui en émanait...

J'ai admiré sans restriction les hommes qui veillaient sur la passerelle, sur le grand mât, et ceux qui couraient d'un pont à l'autre, exécutant quelque mission incompréhensible pour moi. Et je me suis sentie grandiée à l'idée que de jeunes Parisiens — mes « filleuls » — seront des marins qui auront de telles responsabilités sur leurs épaules d'hommes, alors que moi je serai toujours une femme faible et aimante.

B. B.



Jean Paqui s'initie à la pêche en mer.



Tommy Bourdelle, officier à bord de « l'Océan », donne des ordres au cadet Jean Paqui.

Ma vie de mousse

par Jean PAQUI

Il y a en moi un peu de l'âme de la mer. Si je ne m'étais pas fait acteur, j'aurais été marin.

Et voilà que je viens de vivre quelques jours la vie de ceux du large, à bord de l'ancien *Jean-Bart*, torpilleur pendant la guerre de 1914 et transformé en école de mousses de la Marine française. Ce ne fut pas sans émotion que j'ai revêtu l'uniforme dans lequel je me sentais si « bleu », bien que j'eusse à jouer le rôle d'un ancien. Il y a une manière de le porter cet uniforme, qu'on n'apprend pas en deux jours!

Il me semble que je m'habituai plus rapidement à l'exercice dans les mâts et aux corvées.

Des mon « incorporation » je fus versé dans la section des « bâbordais », ceux qui, à bâbord, sont chargés des corvées et se partagent alternativement les gardes avec les « tribordais ».

Chaque matin, j'avais à laver une partie de la plage avant. C'était mon fiât. Chaque matelot a le sien et en est responsable. A part cette corvée quotidienne qui n'est pas déplaisante, il y a celle de la poubelle... Celle-ci n'offre que des désagréments lorsqu'on manque de prudence en jetant les ordures dans la grande barque qui va les déposer au large. Le vent les brasse soudainement et nous en jette plein les yeux.

Comme un vrai mousse, j'ai mené, à la barre, un voilier monte par douze mousses. Nous allions ainsi en pleine mer... affrontant des vagues de quatre à cinq mètres.

Très vite, je m'étais fait des amis parmi mes compagnons, les vrais mousses. Je ne trahirai pas les meilleurs en avouant que j'entretenais une amitié particulière avec les cuisiniers... La mer m'avait affamé. Un jour que nous tournions sur un radeau, au bas de l'*Océan*, une fameuse irrésistible me saisit. Nous étions juste sous les hublots des cuisines. Je pris un grappin que j'accrochai au bord de l'un d'eux et me haussai le long des blancs du navire. Par le hublot je demandai au « chel », suite-toque de voir cette apparition sortir de la mer, un sandwich au fromage...

Je n'arrêterai pas mes souvenirs sans dire mon émerveillement pour la discipline du bord. Il y a parmi les mousses une lusion toute spéciale, un idéal commun, l'amour de la mer, qui fait que la discipline n'a plus l'air d'en être une. Les marins aiment le travail bien fait. Quand nous tournions une scène dans le canot, si un cordage pendait le long de la coque — ce qui n'avait aucune importance pour la caméra — il fallait le remettre en place...

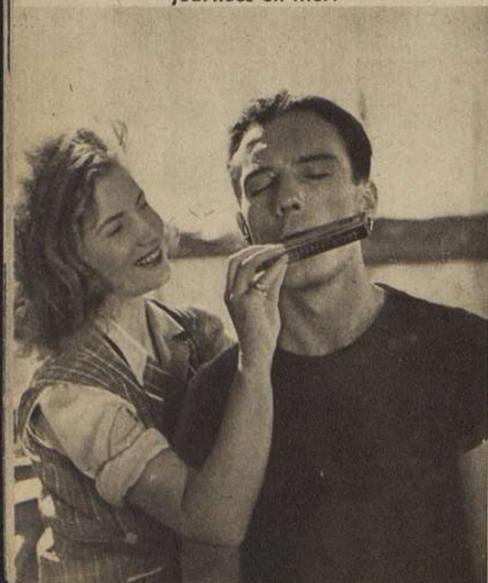
Et ce qui fait la force de ces gens, c'est la tradition. Les gens de mer ne changent pas avec les époques. Ils ont conservé aujourd'hui le visage qu'ils portaient hier, le même sentiment de l'honneur, la même foi en la France.

J. P.



Jean Paqui, en mousse de la marine française, fait ses adieux à Blanchette Brunoy.

...après avoir vécu avec elle de belles journées en mer.



Le premier mérite de ce film sera d'être authentique. C'est en effet, en rade de Toulon, à bord de l'*Océan*, le navire-école des mousses, que la plupart des scènes ont été enregistrées. Non seulement, on devait demander aux élèves l'appoint d'une figuration qui ne sentira pas le « chiqué », mais encore, on transporta le studio à bord pour y tourner les intérieurs, ce qui nécessita toute une installation d'éclairage spécial. Il fallait aussi que les jeunes acteurs chargés d'incarner les héros du film de Dréville fussent aussi vrais que le cadre de leurs actions.

Et un beau jour, neuf garçons qui, à eux tous, ne faisaient pas cent cinquante ans, embarquèrent à bord de l'*Océan*, non pour y tourner, comme vous le savez, mais pour y vivre.

Jean Paqui menait le train. On se doute que les 1.200 élèves du bord accueillirent avec joie ces camarades de marque. Et pour mieux les mêler à la vie du bord, on dissémina les neuf néophytes en autant de compagnies.

Voilà ce qui s'appelle se mettre dans la peau du personnage... au moins dans « son habit ». Pendant plusieurs jours, Jean Paqui devait mener à bord la vie du mousse; couchant dans le hamac, mangeant à la gamelle. Il se déclare aujourd'hui enchanté de ce court séjour au milieu d'une jeunesse saine, forte, qui a conscience de la beauté de son métier et qui l'aime, qui sait se plier à la discipline et en comprend la force.

(Ph. Gaumont.)



Suzy Delair et Pierre Fresnay dans *L'Assassin habite au 21*.

L'ASSASSIN HABITE AU 21

Ce n'est pas une suite au *Dernier des six*, mais une nouvelle aventure du détective Wens dont la petite amie a si mauvais caractère. Il n'y a aucune raison pour que ce soit la dernière.

On le regretterait d'autant plus que S. A. Steeman qui imagine les surprenantes intrigues policières, possède l'art d'exciter notre curiosité pour mieux nous servir un dénouement « bien cuit » et que H. G. Clouzot sait les adapter adroitement et leur donner un dialogue alerte, vivant, spirituel, en dépit de certaines crudités de langage.

On ne raconte pas une telle histoire. La déflorer serait lui faire perdre une grande partie de son intérêt puisque l'imprévu des situations, des rebondissements et de la conclusion constitue son plus certain agrément. Disons simplement que jusqu'au dernier moment on se perd en conjectures sur la personnalité du mystérieux coupable et que la surprise est grande lorsque son identité est révélée.

Mais, dans ce nouveau film, la réalisation a sa part dans la réussite. H.-G. Clouzot, néo-metteur en scène, mais scénariste qui connaît bien la question, a figé une mise en scène dense, concise, mobile, variée, mise au service d'une imagination féconde. Aucune scène n'est indifférente. Le dialogue insinue partout son esprit. C'est de l'excellent travail de bon artisan.

Pierre Fresnay retrouve le personnage de Wens dans lequel il excelle. Le rôle semble lui avoir été fait sur mesure tant il sait bien mettre en valeur les intelligentes qualités de ce comédien réfléchi et précis. Jean

Tissier, Pierre Larquey, Noël Roquevert, Maximilienne, Odette Talasac, Florence, René Génin, Natot, Bussiére, Gabriello, Huguette Vivier, Léon Bélières et le boxeur Jean Despeaux jouent les autres rôles de façon parfaite, de même que Suzy Delair qui retrouve le personnage de Mila Malou. Mais d'épisodique qu'il était, ce rôle est devenu important. La qualité s'en ressent. Délayée, sa verve s'est amincie. L'« enjouée » se verse dans la sentimentalité; la perruche s'humanise; pour un peu, la petite sotte serait intelligente. Cela nuit à l'unité du personnage. N'importe, il a, néanmoins, des moments bien amusants.

Et je n'oublie pas l'agréable musique de Maurice Yvain.

LA FILLE DE LA STEPPE

On imagine des randonnées immenses, des chevauchées épiques, de rudes batailles, du grand air, de la brutalité semée de petites fleurs bleues, de l'héroïsme, de l'amour.

On ne nous donne pas exactement cela, sauf dans les toutes premières pages. Le reste est un drame familial assez émouvant, si tant est qu'il est vraisemblable et habilement fait en dépit de certaines longueurs et de scènes inu-

tiles. La fin qui se précipite vers un dénouement heureux pour tout le monde, dans un remous de crimes, de retours imprévus, d'arrestations, d'interrogatoires, d'incertitudes, rend, cependant, au film, son mouvement du début. Mais cette fille de la steppe qu'on eût aimé voir plus souvent à cheval à la tête de ses rudes gaillards, devient bien facilement une jeune femme du monde lorsque, pour assurer l'avenir de son fils, elle se fait passer auprès d'un couple de grands bourgeois, pour la femme légitime de celui qui fut son amant et qui a disparu du monde à la suite d'une expédition périlleuse.

La mise en scène de Werner Klinger est soignée et bien faite, et Hilde Krah, artiste séduisante et sensible, incarne à ravir cette fille de la steppe qui est si peu de la steppe. Autour d'elle évoluent Ernst von Klipstein, Elisabeth Flickenschildt, Jaspar de Oertzen, Paul Dahlke, Heinrich Schrotz, Otto Gebühr et Oertrud Meyen.

ALERTE AUX BLANCS

C'est un film pour enfants. Qui serait d'ailleurs interdit aux enfants. En raison de certaines images...



Hilde Krah découvre les joies de la famille dans *La Fille de la Steppe*.

On y retrouve l'atmosphère de ces récits que nous lisons jadis, en culottes courtes, dans *L'Intrépide* ou les *Belles images*.

Tout cela est habilement situé dans une brousse qui a presque l'air d'être vraie, et mis en scène par un metteur en scène, A. Guarini, qui connaît son métier.

Isa Miranda, qui interprète le principal rôle, est ravissante.

On ne se lasse pas de nous la montrer. Nous ne nous lassons pas de la contempler.

Didier DAIX.

(Photos Continental Films, Tobis et Zenith.)

Les FILMS



Une scène pathétique d'*Alerte aux Blancs* avec Fosco Giachetti et Isa Miranda.

OLGA TSCHECHOWA

Grande Dame à l'Ecran et dans la Vie



L'HARMONIE et la personnalité de la descendante du grand écrivain Anton Tchekow sont complètes. Son visage expressif convient à ses mouvements gracieux. Les yeux clairs et les cheveux sombres, le timbre chaud et sonore de la voix, l'art — à la fois aimable et réservé — de se donner; tout cela forme l'image d'une grande dame, au sens réel de ce mot si souvent mésemployé. Olga Tschekowa possède tous ces avantages et c'est ainsi qu'elle est depuis de longues années l'interprète idéale dans le film européen de la femme élégante et racée.

Dans la vie quotidienne, elle se sent une femme comme les autres, et reste très simple. Pour nous, c'est la preuve la plus sûre qu'Olga Tschekowa est réellement une « grande dame ».

Jean GEBE.

(Photo Tobis.)

NOTRE GRAND ROMAN-
CONCOURS

LA CHASSE À LA VEDETTE

par Marius ORCHIDÉE



La star Irène Claire a disparu mystérieusement. Par amour, un reporter photographe s'est lancé à sa recherche en même temps qu'un inspecteur, René Limiet... tandis que les deux détectives privés, Glaieul et Lauret, parcourent la France dans l'espoir de la retrouver aussi. Alain Denis interroge les anciens domestiques de la vedette.

VII (suite)

L'ENTRETIEN avec Robert Briochard, l'ancien chauffeur d'Irène Claire, ne dura pas plus de cinq minutes.

Impatient de voir clair dans le passé de la vedette, pour se lancer plus vite à sa recherche, Alain Denis abandonna tout son sang-froid et posa tout de suite, avant que le malheureux n'ait eu le temps de reboutonner sa veste, la question capitale : « Où votre patronne possédait-elle une maison de campagne ? »

Dérouté par ce qui venait de lui arriver — ce n'est pas tous les jours qu'une jeune fille vous prie de vous déshabiller, même pour jouer le gladiateur — et surpris par la brusquerie de la question, Briochard n'hésita pas à répondre...

— Aux environs d'Aix-en-Provence.
— Vous l'y avez conduite plusieurs fois ?
— Une fois...
— Qui y retrouvait-elle ?
— Qui ?
— Oui, quelle personne... quel homme ?
— Son mari, parbleu !

Alain se cramponna au dossier d'un fauteuil de toutes ses forces, pour maîtriser son émotion : « Son mari », murmura-t-il, comme dans un rêve.

— Elle était donc mariée ? finit-il par demander.

La question embarrassa le chauffeur qui tordit sa casquette dans ses doigts... Après une seconde d'hésitation, il risqua enfin de s'expliquer.

— Non... elle n'était pas mariée... mais monsieur était quand même le mari de madame. Même qu'ils avaient une petite fille.

— Une petite fille ?

— Oui... Josseline... Elle avait quatre ans à l'époque.

Ainsi, Alain Denis apprit-il qu'Irène Claire entretenait des relations intimes avec un certain Gilbert Desnoix, marchand de biens, à qui appartenait la maison de campagne. Ils avaient eu une petite fille que la crainte d'ébruiter leur amour les avait condamnés à cacher en Provence. Bientôt, ils se séparèrent. L'homme, une sombre brute, garda l'enfant. Après une faillite frauduleuse, il exerça sur Irène un chantage odieux pour se procurer de quoi vivre : « Tu veux voir ta fille, eh bien, donne-moi de l'argent. Sinon, je l'embarque pour l'Amérique du Sud ! » Il lui soutirait de cette façon dix à quinze mille francs par mois.

— Et quand elle a quitté la France ?

A ce moment seulement, Robert Briochard prit conscience de sa position et de son rôle... Il redressa la tête et dit : « Alors, c'est un interrogatoire ? »

Il se tut et le reporter dut, bien à contre-cœur, le remercier. Il en savait pourtant suffisamment.

VIII

Alain Denis suivait la piste que l'amour lui suggérait. A Cherbourg, l'inspecteur René Limiet se lançait sur la seule qu'un homme de son espèce pouvait imaginer. Quant aux deux policiers privés, Georges Glaieul et Max Lauret, qui avaient reçu déjà une vingtaine de signalements partis de tous les coins de France, ils avaient décidé de se rendre dans chacune de ces villes.

Trois pistes s'ouvraient sur les traces d'Irène Claire. L'amour, le devoir et l'intérêt guidaient la poursuite.

Le devoir était représenté par Limiet, la logique personifiée. Voici comment il comprenait l'étrange disparition.

« De deux choses l'une, se dit-il, ou la star a pris le train, ou elle ne l'a pas pris. Tout prête à croire qu'elle l'a pris, puisque Glaieul l'accompagnait. Or, on ne disparaît pas d'un train en marche comme de la fumée. Ou Glaieul a bien fait ses recherches ou il les a mal faites, et Irène Claire a pu se dissimuler dans un compartiment quelconque et atteindre Paris sans inconvénient. Comme il les a bien faites, c'était son intérêt, bien qu'il ait été écrasé de sommeil, le mystère reste complet. »

Il essaya de le percer en poursuivant ses déductions : « Elle n'a pas sauté. On aurait retrouvé son corps sur la voie. A moins qu'elle ne soit arrivée à quitter le rapide à contre-voie lorsqu'il s'est arrêté à l'alarme de Glaieul. Puis quelques complices... Mais, alors, Glaieul serait l'un des complices... »

Il haussa les épaules et murmura :

— Mauvais policier, mauvais gangster.

Cette hypothèse retint son attention jus-

qu'à son arrivée à Cherbourg. Il avait laissé échapper les deux policiers privés. S'il était nécessaire, il les retrouverait bien.

En attendant d'avoir fait son enquête à bord du paquebot et dans la gare maritime, il s'amusa à revenir au point de départ de son raisonnement : « Si elle n'était pas partie... »

L'esprit orienté vers cette supposition, il interrogea le capitaine, puis tout le personnel qui toucha de près ou de loin au service de la vedette jusqu'au débarquement. Le steward, appelé « le valet des vedettes », lui signala l'étrange apparition de l'homme qui avait entraîné Irène Claire dans sa cabine au moment où elle se faisait photographier.

— Après, je ne l'ai plus vue, affirma-t-il.

— Même à la sortie...

— Je vous paie l'apéro si c'est faux...

— Qui a introduit les deux détectives privés ?

— Demandez à une femme de chambre... Ce détail ne fut pas éclairci. Il apprit seulement que le visiteur étrange avait quitté seul le navire : « Ce ne serait donc pas lui... » se dit Limiet à regret.

Ce fut alors qu'un témoignage important le jeta sur un sentier inespéré. Le maître d'hôtel lui révéla l'existence d'un personnage assez grand et mou, qui parlait doucement par mots courts et chantants, et qui se tint, durant toute la traversée, dans le sillage de la vedette. Celle-ci semblait le fuir. Mais quand elle ne pouvait pas faire autrement, elle lui disait « bonjour » et s'éloignait aussitôt.

— C'est curieux, disait-il, elle ne peut pas revoir son ami d'enfance et il se précipitait au bar.

On avait l'impression qu'il exerçait sur Irène Claire une tyrannie insecouable.

— Qu'est-il devenu ? demanda René Limiet.

— Nous ne savons pas exactement ! Il habite Cherbourg. On le voit de temps en temps dans les bars. C'est plutôt un louche personnage qui vit d'expédients, de combines et de femmes...

Le soir même, l'inspecteur Limiet, accompagné du maître d'hôtel, parcourut les bas-fonds du port. Après avoir bu du gros rouge dans plusieurs caboulots où les marins tripotaient des femmes au son de l'accordéon et les nègres, à moitié ivres de bière, nasillaient des mélopées nostalgiques, il commença à désespérer.

— Peut-être a-t-il levé l'ancre, dit le maître d'hôtel...

Lorsqu'ils pénétrèrent « A la fleur mauve », une boîte à femmes..., c'était une grande salle bien éclairée. Au mur, étaient pendues des marines et des scènes de bord, où des femmes nues avaient pris la place des mousses sur les cordages. Quelques marins buvaient aux tables, en compagnie de demoiselles trop fardées et qui, saoulées par la boisson et le tabac, n'avaient plus la force de faire valoir leurs charmes.

(A suivre.)



Rembrandt



HANS STEINHOFF, le metteur en scène du « Vautour » et de « Ohm Krüger », vient de réaliser une production relatant une large partie de la vie du génial peintre hollandais. Les scènes furent en majeure partie tournées dans la maison même de Rembrandt, à Amsterdam — maison aujourd'hui transformée en musée. L'atmosphère y est superbement recréée. Steinhoff a visiblement été influencé par la magnificence des clairs-obscur que le maître mania avec une telle habileté. A cet effet, certaines scènes sont de véritables chefs-d'œuvre et l'on ne peut que regretter l'absence de couleurs qui donneraient à ces réminiscences un relief si saisissant. Ewald Balser — plus connu comme acteur de scène qu'à l'écran — est un Rembrandt bien campé, mais il est si difficile de faire revivre les génies ! Peut-être nous-mêmes ne pouvons pas être satisfaits, la reproduction purement humaine étant toujours loin de l'idée de l'état d'âme que l'on se fait d'un homme génial... Peut-être aussi la partie picturale de Rembrandt est aussi trop largement absente. A défaut d'originaux, nous aurions aimé voir de plus près, expliqués, commentés par sa vie même, quelques-uns des chefs-d'œuvre immortels de Rembrandt... Faut-il en imputer l'absence aux difficultés actuelles de se les procurer ? C'est dommage. Nous les attendons anxieusement car, pour nous, si passionnante que puisse être la vie du peintre, son œuvre, seule, éternellement demeure.

Jacqueline d'ORVAL.

OUTRE SES DEUX CENTS FRANCS PAR JOUR

LE CHIEN DU CAPITAINE FRACASSE

touche un kilo de sucre

Et c'est Assia Noris, affamée, qui le mange...

Abel Gance a donné cette semaine, aux studios de Saint-Maurice, le premier tour de manivelle du *Capitaine Fracasse*. Aux côtés de Fernand Gravey et Assia Noris, une troupe d'excellents acteurs est chargée de faire revivre les héros de Théophile Gautier. Mais il y a aussi, parmi les interprètes ayant grande part à l'action, un chien

nommé Pompon — tout comme le sculpteur — et un chat, engagés en bonne et due forme pour la durée du film.

Fernand Gravey s'est chargé avec joie d'apprivoiser son compagnon de « jeu » et semble y réussir parfaitement. C'est un magnifique « cocker », dont le cachet atteint 200 francs par jour, d'une photogénie au moins égale à la docilité.

Il est vrai que son manager, Fernand Gravey, a des arguments convaincants ! C'est à coups de morceaux de sucre d'une ration octroyée exceptionnellement, que l'acteur obtient de son partenaire une fidélité à toute épreuve... (Les animaux qui travaillent ont bien droit à une carte T.)

Ces jours derniers, pourtant, il avait, en la personne d'Assia Noris, une concurrente de qualité : la charmante vedette italienne toute à son travail, n'eut pas le temps de déjeuner. On conçoit que Fernand Gravey et Mme Gance aient eu pitié de la vedette. Et l'on alimenta en sucre, tant bien que mal, l'héroïne de *Fracasse* — comme le toutou — en attendant la fin de la journée. P. L.



Assia Noris.

A LA POURSUITE D'UNE INGÉNUE

JEAN GRÉMILLON la cherchait à Paris ...mais elle était à Nice

M. Grémillon est parti pour Nice pour tourner *Lumière d'été*, avec Madeleine Renaud, Pierre Brasseur et Paul Bernard.

Nous croyons savoir qu'il est parti sans avoir trouvé le second rôle féminin, celui d'une jeune fille candide, aux grands yeux, qui ne voit la vie qu'à travers un rêve. Aucune des artistes qui ont fait des essais ne répondait au personnage. Ni Odette « yeux », ni Jacqueline Bouvier, ni Simone Valère, ni une jeune débutante, Madeleine Rousset, qui pourrait bientôt nous réserver des surprises. Avec les jeunes il faut s'attendre à tout ! Il a été question d'Elina Labourdette, et peut-être d'autres encore, dont nous n'avons pas pu connaître les noms...

Jean Grémillon est donc parti avec une arrière-pensée... N'a-t-il pas, en

effet, celle de faire faire des essais à Evelyne Volney, qui se trouve actuellement sur la Côte d'Azur ? Evelyne Volney, premier prix du Conservatoire 1941, a manqué de rentrer à la Comédie-Française. Peut-être a-t-elle aussi bien fait ?... J. R.



Evelyne Volney.

Photo Harcourt.

GRANDEUR ET MISÈRE DES FIGURANTS (fin) ILS JOUENT LEUR VIE...

Et quand ils ont tourné, ils emportent l'espoir qu'un gros plan les révélera, comme le furent Michèle Morgan et Viviane Romance... Vain espoir... Et leur vie de rêves et de déceptions reprend. On les retrouve au restaurant ; Déjeuner des artistes. Installé rue de Provence, il fonctionne juste un étage plus bas que la cantine du personnel des Galeries Lafayette. Aussi me suis-je fourvoyée par le grand escalier plein de senteurs culinaires et égarée chez les gens du magasin, alors que j'allais chez les gens de théâtre.

Pourtant d'un palier à l'autre, l'atmosphère change du tout au tout. Deux mondes opposés se superposent. En haut, l'organisation rigoureuse asservit la détente d'une pause au milieu de la journée de travail. En bas, une fan-

taisie dont la misère n'a pas raison, adoucit la rigueur du bon ordre.

Les artistes mangent en rang le long de grandes tables étroites comme les internes d'un étrange pensionnat qui réunirait des élèves de tous les âges et des deux sexes. Les cheveux gris et les faces ridées dominent, mais un reflet y brille comme le feu d'une rampe intérieure et les traits composent des gueules savoureuses.

De bonnes gueules sympathiques et attendrissantes. Tous ces gens dont la vocation était d'affirmer une personnalité artistique sont là maintenant, égalisés et fondus en une foule d'anonymes comme pour symboliser d'une façon bien cruelle la faillite de leurs rêves.

Mais la tristesse est absente de cette

Silhouettes de génie

(Suite de la page 5)

— C'est la première fois qu'on m'interviewe, avoue-t-elle.
 — Eh bien, dites-moi tout.
 — J'aime le cinéma.
 — Bon.

La dernière œuvre de Marc Allégret est son premier enfant

Nous venons de recevoir un télégramme ainsi conçu :

— De Golfe-Juan :
 Sous les Yeux d'Occident, près Lac aux Dames, après Orage, nous trouvions Sans famille — stop — pourtant Beauz jours sont revenus — stop — sans être Amants terribles, avons été heureux de voir venir non pas Fanny ou Zouzou, mais

belle petite fille prénommée Danielle, Marie-Claude.
 Signé : Marc ALLEGRET.

C'est ainsi qu'en se servant du nom de tous ses films, Marc Allégret nous fit part de la naissance de sa fille. Nous lui souhaitons beaucoup de bonheur dans la vie et nous avons l'espoir de voir un jour, sur l'écran, Danielle Marie-Claude en jeune première d'un film « à papa »...

NOTRE COURRIER

En raison de l'abondance du courrier, il ne sera répondu que contre la somme de 2 francs en timbres-poste.

Patricia, 17 ans. — Nous nous tenons à votre disposition pour vous envoyer la photo de Jean Marais contre la somme de 10 francs en timbres-poste. Mais pour qu'elle soit dédiée, il vous faudra attendre un peu, car cet acteur est actuellement en Italie où il tourne *Carmen*. Pour celle de M. Escande, nous vous la ferons parvenir dans les trois semaines après votre envoi. Jean Marais n'est pas marié, mais il ne nous a pas dit s'il était fiancé... Vous avez une petite chance ! Bernard Lancret ne tourne pas pour le moment.

Une petite admiratrice. — Nous vous enverrons la photo de « Celui que vous avez tant aimé », contre la somme de 10 francs en timbres-poste ou en mandat, à votre choix.

Admirateur de B. Brunoy. — Moi, je trouve que B. Brunoy est une très grande artiste et je trouve aussi qu'elle est gentille... Nous aussi ! Retirez un an à l'âge que vous lui donnez. Celui de P. Fresnay et de V. Romance est exact. B. Brunoy mesure 1 m. 62. Pierre Fresnay, 1 m. 65, et P. Blanchat 1 m. 68. Si à la radio on a dit du mal de l'acteur dont vous nous parlez, c'est probablement pour des raisons sérieuses, et d'ailleurs, il n'est pas en

France en ce moment. Nous avons surtout applaudi B. Brunoy dans *Claudine à l'école* et *Quartier Latin*.

Elinane, 17 ans, Bordeaux. — F. Gravey est un petit peu plus âgé que vous ne le croyez... mais rassurez-vous, pas beaucoup ! A part ceux que vous nous citez, F. Gravey a tourné *Un homme en habit*, *Si j'étais le patron*, *Coiffeur pour dames*, *Le fils improvisé*, *La guerre des valses*, *Sept hommes, une femme*, *Paradis perdu*, *La nuit fantastique*, *Romance à trois*, etc... Nous vous enverrons les numéros qui vous manquent contre la somme de 4 francs en timbres-poste par numéro. Vous recevrez prochainement la photo de F. Gravey. Ayez encore un peu de patience.

Plus tard. — Vos amis sont certainement mal informés. B. et C. n'ont pas l'âge indiqué... A eux deux, ils l'ont à peine dépassé de vingt ans. Vous avez gagné votre pari ! Au revoir « Plus tard » et à Bientôt.

Janique. — Vous pouvez très certainement vous faire un avenir dans la partie « technique du cinéma », soit comme script-girl, monteuse, etc... Adressez-vous à l'école « Technique-photocinéma », 85, rue de Vaugirard, qui vous donnera tous les renseignements nécessaires. Bonne chance.

Le Coin du Figurant

Cette semaine, au studio Saint-Maurice :
Jeunes Filles dans la Nuit. — Réal. : Y. Mirande. Régie paritaire : C.C.F.C.
Capitaine Fracasse. — Réal. : A. Gance. Lux.
Epinay.
Une étoile au soleil. — Réal. : A. Swoboda. Régie : Hoss-Ind Ciné. François-1^{er}.

La grande Marnière. — Réal. : J. de Marguenat. Régie : paritaire, moulins d'or.

Joinville.
Pontcarrai. — Réal. : J. Delannoy. Régie : Fontenelle-Pathé.

Photomont.
Les Ailes blanches. — Réal. : R. Pégu. Dir. de prod. : Séverac-U.F.P.C.
Buttes-Chaumont.

Le loup des Malveneur. — Réal. : G. Radot. Régie : Testard-U.T.C.
Frederiqua. — Réal. : J. Boyer. Régie : Michaud Jason.

Haut le vent. — Réal. : J. de Baroncelli-Minerva.

On prépare :
Un mois à la campagne. — C'est en septembre que Pierre Blanchat mettra en scène cette production Pathé.

L'ange de la nuit. — Ce film que réalisera J. Delannoy en janvier, sera réalisé avec le concours de l'école d'art cinématographique de la maison Pathé.

Port d'attache. — Cette production n'ayant pas encore une date fixée pour le tournage lors de notre mise en page, il se peut que nous l'annoncions en tournage la semaine prochaine.

Le Bienfaiteur. — Henri Decoin donnera le 7 septembre le premier tour de manivelle de ce film pour Régina.

Mademoiselle Béatrice. — Ce film de Max de Vaucorbeil aura pour directeur de production M. Le Brument, et comme régisseur M. Brachet. Etant donné le peu de figuration et de petits rôles, il est inutile de se déran-

ger et de déranger.

L'ECHOTIER DE SEMAINE.

reunion de misères... Tous ces gens malheureux, découragés, peut-être, opposent à l'insécurité de leur sort une gaité héroïque.

Ils jouent. Les artistes jouent toujours. Ils font du théâtre dans la vie. Seulement, il y en a qui reçoivent, à la scène comme à la ville, des rôles de premier plan ; d'autres n'ont en partage que la mission de faire nombre. N'être jamais que la multitude est un destin bien amer.

Ici, tout le monde fait la foule. Ce sont des gens dont la vie est comme une éternelle figuration. Je reconnais dans les rangs un tel, une telle et tels autres rencontrés déjà dans les studios, je cherche Mme Gardès que j'avais souvent vue à l'écran dans des foules figurées, et c'est dans une foule encore que je vais la trouver.

J'interroge du regard les visages multiples autour de moi pour découvrir le sien. Un des siens car je l'aime sous mille aspects : la nuit, le jour, en intérieurs, en extérieurs, en coiffure de ville, du soir, de style, de caractère. Elle vient à moi aujourd'hui dans le personnage d'une serveuse en blouse de toile écarlate.

Elle me présente sa mère, et disparaît dans un grand tintamarre de plats et de marmites. Je n'ose ni la retenir, ni déranger cette vieille dame qui mange de si grand appétit les navets, servis par sa fille avec tant de bonne humeur. Je les trouvais excellentes chacune dans leur rôle.

Mais je pense aussi que leur mérite est bien émuant. Il faut un étrange courage à tous ces petits du cinéma pour tenir dans la vie leurs petits rôles. Souvent ces figurants anonymes sont les héros d'une longue tragédie qui se déroule interminablement le long des jours et des jours. Le rôle obscur que le destin leur attribue réclame d'eux le plus méritoire des efforts.

Françoise RAIS.

— Je suis bachelière.
 — Parfait.
 — J'aime les romans d'aventures.
 — Bravo !
 — J'apprends les claquettes et je ne déteste pas le jazz.
 — Magnifique !
 — D'ailleurs, entre nous, cette George Sand, pour son époque, était un peu... comment dirais-je ?... un peu... zazou...
 — Je n'osais pas vous le dire...
 — Qu'est-ce que vous voulez savoir encore ?
 — Faites-moi une confidence pour moi tout seul !...
 — Une confidence ? Soit. Mais vous ne l'écrivez pas. Tout à l'heure, pendant que Musset avait le dos tourné, j'ai fait de l'œil à Chopin...
 — Pas possible !
 — Et le pire, c'est qu'Alexandre Dumas m'a vue...
 — Mais ça va faire des histoires !
 — Je me demande comment ça va finir...
 — Peut-être par un poème ?...
 — Peut-être par un roman ?...
 — Ou par une « valse » ?...
 J.

QUI GAGNERA NOTRE CONCOURS ?

Qui gagnera ? Celui qui aura répondu à toutes ces questions :

1^o Une vedette, à son arrivée en France, est enlevée mystérieusement (Chapitres 1 et 2.)

A quel film cette idée a-t-elle été empruntée ?

Et quel est le nom de l'artiste qui est enlevée dans ce film ?

2^o Georges Glaciel voyage en habit de soirée et n'a pas dormi depuis trois nuits parce que son chef Marc Laurent l'entraîne d'expéditions en expéditions. (Chapitres 2 et 4.)

A quel film ce gag est-il emprunté ?

Quel est le nom de l'artiste qui, dans ce film, interprète le rôle de ce personnage ?

3^o Le journaliste Alain Denis, enfermé dans sa chambre d'hôtel, frappe le plancher avec une tringle de rideau en bois, pour réveiller le voisin du dessous... (Chapitre 3.)

A quel film est emprunté ce gag ?

Dans ce film, quel est l'acteur qui frappe ainsi le plancher ?



L'invité que René Dary et Jacqueline Gauthier semblent attendre avec tant d'impatience viendra-t-il au rendez-vous ? (Photo Sirius, extraite du film « 8 hommes dans un château ».)

POUR SAUVER LES PLUS MALHEUREUX DES ENFANTS DES VILLES

PARTICIPEZ A LA

« CROISADE DE L'AIR PUR »

QUI PERMETTRA AU SECOURS NATIONAL DE LES ENVOYER EN VACANCES

Souscrivez des Bons de Solidarité dans les bureaux de Poste

100% Actualité

ACTU

PARAIT LE DIMANCHE DANS TOUTE LA FRANCE

16 PAGES • 3 FRANCS

Dans ce numéro :

OMBRES
DE GÉNIE.

Ciné.



mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 52 - 21 Août 1942

Ce héros roman-
tique... c'est
Fernand Gravey
dans *Le Capitaine
Fracasse*.

(Photo Marius Gravot.)

